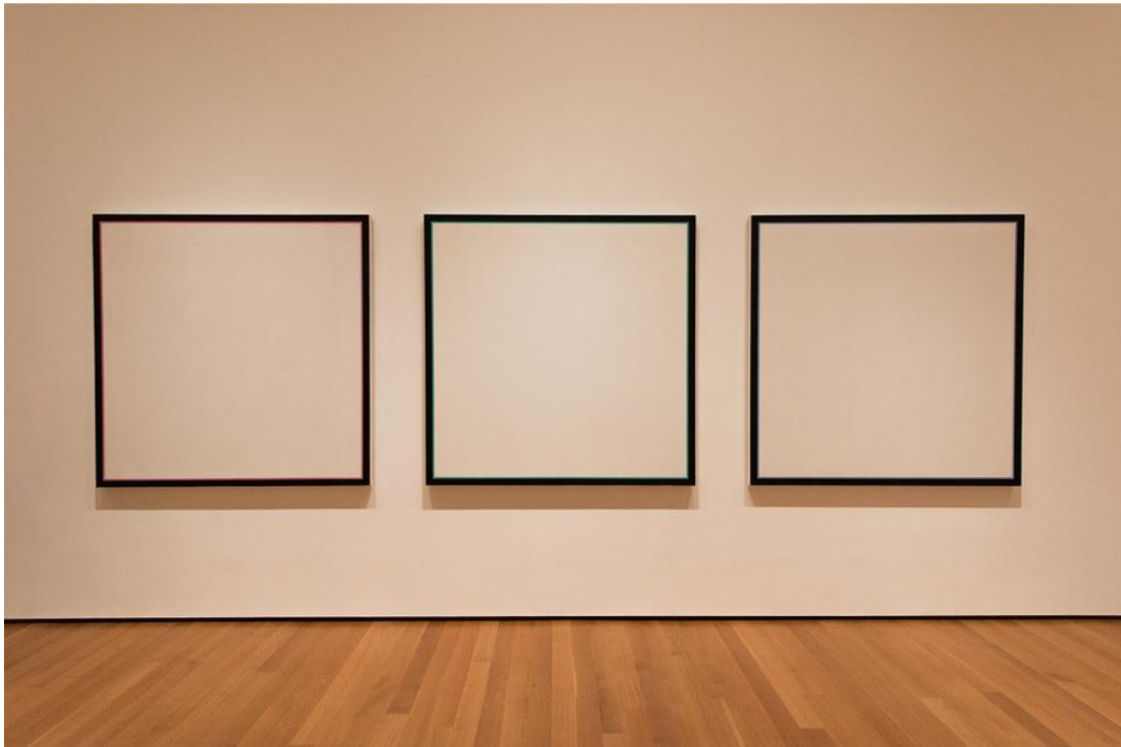


Enquête

“Aujourd'hui, les gens ne rentrent plus dans les galeries d'art”

Florence Dauly Publié le 09/12/2017. Mis à jour le 09/12/2017 à 17h51.



Galeristes, le salon des collectionneurs et galeries engagés, seconde édition, du 8 au 10 décembre au Carreau du temple.

A l'heure où chacun peut apprécier les œuvres d'artistes sur internet, le galeriste aurait-il perdu de son influence ? Etat des lieux à l'occasion de la deuxième édition de *Galeristes*, le salon des collectionneurs et galeries engagés, qui a lieu ce week-end au Carreau du temple.

A« *ujourd'hui, notre métier devient un boulot de commercial comme un autre. Les galeries fonctionnent désormais comme des entreprises. Quand nous avons commencé, nous étions des artisans, »* constate Michel Rein qui a ouvert sa galerie à Tours en 1992 avant de monter à Paris. Depuis le début des années 2000 et la mondialisation du marché de l'art, le paysage des galeries parisiennes a bien changé. Certaines sont devenues des multinationales présentes dans plusieurs pays avec, à leur charge, une bonne centaine de salariés. C'est le cas de Gagosian (en Italie, Grèce, Etats-Unis, Suisse, Hong-Kong, France et Angleterre), la Galleria Continua (en France, Chine, Italie et à Cuba) ou encore Thaddaeus Ropac (Pantin, Paris, Salzbourg et Londres).

Une proximité à préserver

D'autres, comme celle de Michel Rein, continuent de privilégier la proximité avec leurs clients comme leurs artistes, quitte à rester plus modestes. « *J'ai décidé de n'être présent qu'à Bruxelles et dans la capitale française, explique-t-il. Je ne veux pas diriger une usine ! Je veux assister à tous mes vernissages, aller à la rencontre des collectionneurs, les suivre, et rester aux côtés de mes artistes, des jeunes, en général, à qui je fais confiance.* » Il expose ainsi en cette fin d'année les œuvres d'Edgar Sarin, né en 1989, lauréat de la bourse Révélation Emerige 2016 dont la galerie est partenaire. Ce plasticien s'est fait connaître par ses petites boîtes en bois qui recèlent des peintures. Enterrées, elles ne doivent être ouvertes que le jour de sa mort. De même, il y a trois ans, Enrique Ramirez, vidéaste chilien de 38 ans, a présenté pour la première fois ses envoûtantes séquences dans les locaux de la galerie, rue de Turenne.

— “Certains veulent acheter du Basquiat, une marque, et non plus une œuvre de Jean-Michel Basquiat !”

Bernard Utudjian a ouvert la sienne, Polaris, en 1985 à l'âge de 22 ans. Lui aussi rappelle l'importance, dans son métier, d'accompagner ses clients, du jeune collectionneur qui débute au riche investisseur qui connaît bien la scène artistique. « *Avec la mondialisation, on a perdu un peu de ce lien de proximité. Parfois, je reçois des mails où on me demande juste un prix et un format. Certains veulent acheter du Basquiat, une marque, et non plus une œuvre de Jean-Michel Basquiat !* » Le galeriste aime transmettre ses connaissances, conseiller, aiguiller les envies d'une personne qui commence une collection comme soutenir de jeunes créateurs. A la dernière édition de Paris Photo, il a ainsi présenté le travail documentaire très dur sur la Syrie de Matthias Bruggmann, par ailleurs lauréat 2017 du prix Elysée en Suisse. « *J'ai pris des risques parce que ses photos sont exigeantes et pas faciles d'accès. Mais je crois qu'il faut que nous nous affirmions pour étonner nos clients et leur présenter des œuvres hors-normes.* »

Des galeries anciennes fragilisées

Le marché de l'art en France, ces dernières années, s'est manifestement segmenté. Tout en haut, un pied dans chaque pays, il y a les « poids lourds » qui trustent les grosses affaires ; à l'autre bout du spectre, des petites galeries émergentes qui s'en sortent pas trop mal en travaillant avec de jeunes artistes peu connus encore, pas trop chers à produire. Et entre les deux, les “anciennes” qui ont ouvert leurs portes dans les années 1980-90. Elles s'appellent Air de Paris, Emmanuel Perrotin, Michel Rein, Nathalie Obadia, Polaris, Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Aline Vidal... Cette génération a promu en son temps de jeunes artistes qui ont vieilli et ont du mal à trouver aujourd'hui une place sur le marché international, comme les Boisrond, Di Rosa, Combas, Blanchard et autres tenants de « la Figuration Libre ». Même les Nouveaux Réalistes des années 1960, Villeglé, Arman, Klein ne sont pas toujours faciles à mettre en valeur malgré le retour en grâce de César cette année au Centre Pompidou.

Une concentration étouffante

En créant des antennes partout dans le monde, les grosses galeries concentrent également l'exclusivité des productions de quelques artistes. « *Elles ont compris qu'il valait mieux détenir les œuvres plutôt que de les faire tourner chez les confrères, comme dans les années 1990, et de ne toucher, au final, que 10 à 20% de commissions sur les ventes,* » explique Georges-Philippe Vallois, président du comité des galeries d'art. Bilan : certains artistes deviennent inaccessibles pour les galeries pourtant installées depuis longtemps sur le marché.

Autre nouveauté, les foires se sont multipliées partout dans le monde — à Bâle, Miami, Hong-Kong, Londres, New-York, Bruxelles, mais Paris aussi avec la FIAC — et deviennent des acteurs majeurs. C'est désormais là, à Bâle et ailleurs, qu'aujourd'hui les réputations se taillent et les bonnes affaires se concluent. Manifestement, nombres de galeries françaises, absentes, ont raté cette marche. Parce qu'elles ne savent pas bien se vendre ? Parce que les « bons » artistes sont ailleurs ? Parce que le ticket d'entrée est trop cher ?...

— “Maintenant, tout le monde peut aller voir les œuvres d'un artiste sur Internet”

Aline Vidal a trouvé, elle, un moyen de contourner ce système devenu anxiogène. Il y a cinq ans, elle a décidé de fermer sa galerie rue Bonaparte, ouverte en 1990, pour devenir nomade. « *Maintenant, tout le monde peut aller voir les œuvres d'un artiste sur Internet. De toute façon, les gens ne rentrent plus dans des galeries. J'ai voulu sortir du schéma d'une exposition tous les trimestres pour créer plutôt des moments forts quand un artiste me propose une idée.* » Disposant désormais seulement d'un bureau et d'une réserve, rue de Charenton, elle réalise des projets, comme, en avril prochain, une promenade sur l'île Saint-Louis : les curieux seront amenés à suivre tout un parcours, de petites galeries en boutiques diverses, pour découvrir, entre autres, les œuvres d'un artiste islandais du nom de Sigurdur Arni Sigurdsson. Une bonne idée pour redonner sa vraie valeur au métier de galeriste : révéler.